CONVENTION NATIONALE.

DIPLOMATIE RÉVOLUTIONNAIRE.

ADRESSE

D'ANACHARSIS CLOOTS,

Aux Sans-Culottes Bataves.

IMPRIMÉE PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

« Croyez-moi donc, pères conscripts, consommons
» cette union de deux peuples qui ont des mœurs,
» des arts, des alliances communes; qu'ils nous
» apportent leur or plutôt que de l'isoler dans
» leurs provinces. Ce qu'on croit le plus ancien
» a été nouveau: Rome prit d'abord ses magis-
» trats parmi les patriciens, puis indistinctement
» dans le peuple, puis chez les latins, puis enfin
» parmi les autres peuples d'Italie. Ceci de-
» viendra ancien à son tour, et ce que nous dé-
» fendons par des autorités en servira. Pourquoi
» Lacédémone et Athènes sont-elles tombées,
» malgré la gloire de leurs armes, si ce n'est pour
» avoir toujours exclu de leur sein les vaincus? »
Tacite, ann. Liv. XI.

CITOYENS opprimés, ma réponse sera claire et satisfaisante. Vous me demandez si les principaux membres de la Convention nationale et des sociétés populaires sont toujours pénétrés de l'importance de

joindre les Bouches du Rhin à celles du Rhône ? Ceux-là seront des membres très-peu recommandables, qui, à l'instar de Brissot et consorts, et sous prétexte de la trahison de nos ci-devant généraux et ministres, s'opposeroient au développement d'un plan de campagne qui remet la France dans les limites naturelles de la Gaule : car, à moins de prouver que notre situation géographique a changé depuis l'année dernière, je ne vois aucun argument plausible en faveur de nos imbécilles et de nos frippons, qui prêchent lâchement le systême perfide des Roland et des Beurnonville.

Déja l'opinion publique a fait justice de quelques individus qui voudroient, aux dépens de la Savoye et de Nice, de Liége et de Jemmappe, nous faire signer une paix plâtrée. Nos vigilans *Sans-culottes* ne donnent pas dans le piége ; ils savent que nos départemens du Mont-Blanc et des Alpes-Maritimes ont sauvé le midi de la France, en empêchant les rebelles de Lyon et de Toulon de communiquer avec les tyrans de Turin et de la Lombardie, dont les armées réunies auroient donné la main aux brigands de la Lozère. Nos *Sans-culottes* présument que rien ne sera stable dans la République, tant que la Gaule sera tronquée au nord par les satrapes du Danube et de la Sprée, ou par un fédéralisme monstrueux. En effet, je le demande au plus habile, comment il terminera notre procès avec l'Europe, si les Français se contentent de rester sur la frontière factice des derniers rois de France ? Les Autrichiens profiteroient de notre ineptie en évacuant simplement Valenciennes ; et nous resterions les bras croisés dans nos anciennes limites, à nous morfondre et nous affamer

avec des troupes innombrables : système aussi funeste que honteux, car nous abandonnerions nos concitoyens de la Belgique au fouet éternel des tyrans. Nous serions des parjures en laissant une partie de notre territoire à la merci d'une cour lointaine; ce seroit en vain que Mons et Bruxelles, Liège et Mayence auroient compté sur une réunion solemnellement jurée et sanctionnée. Consolez-vous, frères et amis, les Français ont écrasé l'hydre marécageuse qui vouloit déchirer les rubans du faisceau départemental ; des voix suspectes n'abaisseront jamais la montagne sainte au niveau d'une plaine fangeuse. Le peuple est debout, il voit par ses propres yeux ; et ceux-là sont les principaux fonctionnaires de la République qui n'ont d'autre volonté que la raison du peuple, la raison éternelle. Quelle est donc la démence des tyrans et de leurs suppôts, de s'imaginer que les déclarateurs des *droits de l'homme*, oubliant leurs augustes destinées, signeroient jamais l'arrêt de mort du genre humain? Le philantrope, après une semblable transaction, se poignarderoit lui-même en s'écriant : *Vous avez vaincu, scélérats !*

Rassurez-vous, Belges et Bataves, et vous Allobroges, dont les muscadins ont éprouvé la valeur civique dans six batailles mémorables (1). Tous les Gaulois feront cause commune contre les oppresseurs des Alpes, des Pyrénées et du Rhin. L'embouchure de ce fleuve n'est qu'à cent lieues de Paris; mais fût-elle aussi éloignée que l'embouchure du Rhône, la vraie politique, la sûreté de l'état exigent de re-

---

(1) *Comment résister à ces terribles Allobroges? leurs chevaux mordent*, disoient les Provençaux vaincus.

culer nos départemens septentrionaux jusqu'aux bouches du Rhin. C'est-là notre étroit nécessaire, si nous voulons déjouer les machinations de nos transfuges, si nous voulons assurer notre indépendance et nos subsistances, si nous voulons mettre une juste proportion entre nos moissons et nos vendanges, entre les cantons de la vigne et de l'olive et les cantons de la viande et du pain. La France se nourrira difficilement; elle sera bloquée par l'Angleterre et l'Allemagne, tant qu'Ostende, Amsterdam et Clèves appartiendront à l'Autriche, à la Prusse et à la maison d'Orange. Si tous les hommes sont frères, à plus forte raison tous les Gaulois. Le secret de n'appartenir à personne, c'est d'appartenir à la République des *Droits de l'Homme.*

Gardons-nous de professer l'hérésie brissotine en calomniant les Belges, en conseillant de les fédéraliser ou de faire un désert de leur pays. Ne cherchons pas à nous concilier Pitt, l'ennemi du genre humain. Les Belges sont plus dignes de la liberté que beaucoup de nos anciens départemens. La Convention nationale a reconnu le bon esprit des Flamands qui, nonobstant les intrigues des rois européens et des fédéralistes français, ont voté la réunion indissoluble. Est-ce pour exciter les Pays-Bas à se lever en masse contre nous, est-ce pour désorganiser nos armées victorieuses, que l'on insinue à nos soldats de se livrer à la crapule, de tout piller et brûler dans un pays où nous avons trois milliarts de biens nationaux; dans un pays où le nom français est en recommandation, malgré les torches de Jary et les manœuvres des Rolandistes? Je le répète, les Belges sont meilleurs républicains qu'un nombre de nos

départemens ne le furent avant le réveil du 31 mai. Dieu sait ce que seroit devenue la France, si Paris ne s'en fût pas mêlé ! Ce vaste chef-lieu, ce foyer de lumières étendra ses rayons vivifians sur le nord comme sur le midi.

Non, non, Belges et Bataves, nous n'aurons pas deux poids et deux mesures; nous ne serons pas aussi incendiaires que Louvois, aussi fourbes que Dumouriez, aussi stupides qu'un *côté droit*. Vous êtes nos frères, et nous vous embrasserons fraternellement. Vos riches, nous les traiterons comme nos riches; vos pauvres, seront secourus comme nos pauvres. Nos gens suspects sont incarcérés et les vôtres subiront le même sort. Vos fanatiques accompagneront les nôtres à la Guyanne. Vos *sans-culottes* seront heureux comme nos *sans-culottes*. Nous danserons ensemble la Carmagnole. Vous apprendrez à nos prétendus publicistes que sans notre insouciance, notre incurie, sans une cabale infernale, vous auriez été aussi révolutionnaires l'année passée, qu'autrefois sous le glaive d'un duc d'Albe, et dans les bûchers de l'inquisition papale. Il a fallu toute la scélératesse de nos *hommes d'état* et de nos *états-majors*, pour que le Belge qui se montra républicain calviniste dans le seizième siècle, hésitât à se montrer républicain philosophe dans le dix-huitième siécle. Hélas ! la peur des revenans n'étoit que trop bien fondée.

C'est à nous maintenant de guérir le mal; c'est aux Français de la montagne à réparer les injures des Français de la plaine. Nous ne donnerons pas gain de cause à nos ennemis, en achevant par extravagance ce qu'ils ont commencé par méchanceté. Si les Belges n'ont rien valu avec les méchans, nous

essaierons s'ils vaudront quelque chose avec les bons. Ce seroit bien le diable s'ils ne valoient pas mieux que nos marchands de Lyon et de Bordeaux. Au reste, après avoir purgé la Gironde et la Vendée, le Var et le Calvados, il ne faut désespérer de rien; nous ne serons pas moins heureux dans la Belgique que dans le reste de la France.

Nos bataillons, en écrasant les aigles prussiennes et autrichiennes, nétoieront les étables d'Augias sans les brûler; et les petits-fils des célèbres *gueux* seront dignes de fraterniser avec nos immortels *sans-culottes*. Vainement les émissaires de la tyrannie insinueront à la France de renoncer à son système philantropique; c'est en exterminant les aristocrates que nous serons de vrais philantropes, de vrais amis de l'humanité.

Loin de nous toute idée mesquine et sauvage; tout est grand, colossal, sublime en France, nous ne comptons que par millions de soldats et par milliarts de livres; il sembleroit, à chaque recrutement et à chaque paiement, que la guerre ne fait que de commencer. Plus de quinze armées font face aux ennemis du dehors et du dedans, et tous ces ennemis sont équipés aux dépens de la nation trahie; nos généraux ont été jusqu'à présent les munitionnaires de l'Autriche et de la Prusse et la République existe: donc elle est impérissable. La postérité rangera notre histoire parmi les fables orientales. Ajoutez à ces prodiges les charmes de la liberté, notre patrone, et l'éloquence d'une constitution, le symbole universel des sans-culottes, et vous serez parfaitement tranquilles sur les perfides insinuations de certains hableurs, qu'on croiroit plutôt les échos d'une cour d'Allemagne que les amis de la République française.

Heureusement, le mensonge n'est pas contagieux dans l'air pur de la montagne conventionnelle et de la société mère des jacobins. Chaque citoyen peut s'écrier : *la raison et moi nous sommes plus forts que tous les tyrans, et tous les intrigans, et tous les petits esprits.* C'est avec le télescope du bon sens, que je prédis, depuis 1789, la chûte de toutes ces factions hypocrites, de tant de sectes traîtresses. Je porte malheur à mes ennemis; ils finissent tous par l'émigration, ou par la déportation, ou par le fer de la guillotine.

Quant aux scribes qui voudroient nous faire sacrifier les Pays-Bas à un arrangement quelconque avec le cabinet de Saint-James, *pardonnez-leur, seigneur, car ils ne savent ce qu'ils disent.* Laissons le roi Georges jeter son or stérile dans ses flottes impuissantes; c'est autant d'or corrupteur de moins à semer parmi nous; ses escadres hostiles nous feront moins de mal que ses guinées pacifiques, et nous courons la chance de voir ses fidèles sujets se lever un beau matin pour demander la tête de Pitt et la convocation d'une assemblée où il ne sera plus question de *milords et messieurs.* C'est bien le moment de nous parler de paix, à nous qui, par la réquisition de nos jeunes gens et par le démonnoyage de nos assignats, venons de construire deux bastions devant lesquels se briseront tous les efforts de la ligue royale. Nous avons dans Paris les mines du Pérou, les forges des Cyclopes, le levier d'Archimède, et le coup de pied de Pompée; nous sommes nantis de tous les gages de l'unité, de l'indivisibilité et de l'universalité de la République.

Il est donc évident qu'aucune puissance da la terre ni aucun sophisme de nos rhéteurs, ne sauroit re-

tenir cet élan robuste, qui rétablit la Gaule dans ses anciennes limites. Le peuple français n'écoutera aucune proposition de paix, tant que les marais de l'Escaut et du Rhin serviront d'asyle aux adversaires de l'harmonie fraternelle; j'en atteste nos principes et nos sermens, nos victoires et nos lumières.

Que des *Beurnonville*, après avoir abandonné honteusement la Moselle, osent répéter aujourd'hui qu'il ne faut plus songer à l'*inutile Trèves;* que d'autres conspirateurs nous disent que quatorze siècles d'esclavage ont abruti sans retour l'espèce humaine, nous les réfuterons en nous hâtant de prévenir les ravages d'un quinzième siècle d'abrutissement.

Mais en nous étendant tout le long du Rhin, cet accroissement de prospérité rompra la balance politique; *mais* rien n'arrêtera le torrent de la *sans-culotterie.* Voilà des *mais* incontestables; cette perspective n'alarmera que les coquins et les idiots. Il faudra respecter un citoyen français comme jadis un citoyen romain. Et comment défendra-t-on à nos voyageurs de dessiller les yeux aux peuples asservis? Où est l'audacieux qui interrompra nos chants patriotiques? Malheur au tyran qui voudra nous empêcher de réciter notre *credo* constitutionnel dans nos voyages! Notre commerce fera circuler la vérité avec le superflu de l'Univers, par les Bouches-du-Rhin et du Rhône, deux cornes d'abondance. Toutes les villes ci-devant anséatiques depuis Bremen et Hambourg jusqu'à Lubec et Riga, secoueront un joug odieux pour fraterniser avec nous, pour s'incorporer, à l'instar de nos établissemens maritimes, dans la République des *droits de l'homme.*

Examinons notre position géographique, et vous

serez convaincus que l'embouchure du Rhin est essentiel à notre bonheur. Les denrées de toute espèce afflueront en France lorsque le commerce des français sur le Rhin sera aussi libre que notre commerce sur le Rhône. Et ceux qui ne verront pas là-dedans un acheminement rapide vers la République universelle, la manifestation de la souveraineté du genre-humain, je les plains de toute mon ame.

Nos enseignemens moraux seront aussi efficaces que nos mouvemens militaires. On croyoit que les formalités républicaines étoient lentes, et nous faisons courir la poste à nos troupes avec armes et bagages. On disoit qu'il falloit des généraux célèbres et des espèces sonnantes pour soutenir la guerre, et nous prouvons qu'il suffit d'un art militaire pour gagner des batailles, et d'un territoire fertile pour payer les dépenses publiques. On a toujours confondu l'or et l'argent avec les richesses réelles, et l'on n'a jamais fait attention qu'un général est nul sans un conseil de guerre, un art militaire, une école toujours subsistante, dont la France peut offrir le modèle à toutes les puissances coalisées. Un général patriote qui aura une tête saine et des connoissances purement méchaniques, fera des merveilles avec nos savans ingénieurs et nos intrépides volontaires. Le peuple souverain est un individu dont le génie et l'action se composent des facultés de tous ses membres : il n'a qu'une volonté, une impulsion. C'est un géant qui fait des pas de géant : s'il s'arrête sur le Rhin, ce sera par condescendance, par pitié pour les sots.

Nos généraux n'imiteront pas Dumouriez qui prêchoit le fédéralisme dans la Belgique ; nous ne fermerons pas cet immense débouché à nos assignats.

Nous abhorrons ce chef de la gendarmerie, l'infâme l'*Ecuyer*, qui introduisoit des émissaires brissotins dans les sections de Bruxelles pour contrarier les intérêts de la France. Nous enverrons aux Belges des commissaires non-suspects ; nous leur apporterons une charte non-équivoque ; nous frapperons les administrateurs feuillans, et tous les administrés seront jacobins. La propagande française reprend un nouvel éclat dans le scrutin épuratoire du tribunal révolutionnaire. Les aristocrates qui ne voudront pas reconnoître les principes éternels, nous les écraserons tous. Ils ne nous contesteront pas le droit de conquête, le droit du plus fort, que nous exercerons pour extirper l'esclavage dans les Pays-Bas, pour y répandre les bienfaits et de notre acte constitutionnel et de notre acte de navigation. Ces deux actes ont une force attractive qui ramène toutes les plages commerçantes, tous les pays civilisés vers le centre de l'unité républicaine. La France brisera les chaînes mercantilles dont Cromwel garotta les deux hémisphères.

Nous apprendrons à nos voisins qu'une vaste République est comme une société d'assurance contre les incendies, les inondations, les ouragans physiques et politiques. Plus cette République s'aggrandit et plus les citoyens malheureux sont assurés d'une indemnité qui ne coûte presque rien à personne. Il y aura beaucoup de contribuables et peu de contributions. Nos voisins ne recevront plus des pamphlets où nous étions ravalés par nos propres ministres ; ils sauront distinguer le vrai du faux ; ils embrasseront avec transport la vérité toute nue ; ils auront en horreur le morcellement des peuples, source

intarissable de toutes les guerres, car la souveraineté ne souffre point de partage ; ils ne confondront pas nos lois révolutionnaires avec nos lois immuables. Nos voisins vexés de toute part se rappelleront notre origine commune, et le génie de l'esclavage de tout tems redoutable aux aristocrates, secondera efficacement le génie de la liberté.

Le blocus de la cité française sera levé, lorsque les bouches du Rhin seront ouvertes aux droits de l'homme ; c'est alors que tous les pactes de famine seront déchirés, que tous les foyers de la boulangerie seront d'un facile accès ; que la circulation universelle des comestibles tiendra lieu d'un *maximum* que les circonstances nécessitent impérieusement. Nos eaux captives nous causent plus d'une maladie grave ; cette captivité favorise les exportations frauduleuses et contrarie les importations salutaires. La disette n'est jamais que locale dans le monde ; abattez les barrières aristocratiques et le bon prix se manifestera par-tout. Si la France, couverte de vignobles dans le midi, ne produit que pour dix mois de subsistances annuelles, nous comblerons ce *déficit* dans les granges de la Flandre, dans les pâturages de la Hollande (1), et nous serons à même, par le libre cours de nos rivières et de nos canaux,

(1) Les avis différent sur la grande question des récoltes en France : les uns soutiennent qu'il y a de l'excédant, et les autres affirment le contraire. Il est certain que nous avons de nombreux vignerons à nourrir, et qu'un français mange plus de pain que quatre anglais. J'ai proposé de planter des patates dans les vignes et parmi les oliviers, et que le gouvernement exige une contribution quelconque en pommes de terre. Cette mesure mettroit d'accord tous les calculateurs économiques.

d'encourager fructueusement l'industrie rurale et commerciale ; d'autant plus que les chantiers d'Amsterdam nous indemniseront de nos pertes à Toulon.

Peuples égarés par d'insolens calomniateurs, ne craignez donc pas la loi agraire, ni aucune loi subversive des propriétés légitimes. Un souverain-*nation* est aussi jaloux de sa puissance qu'un prétendu souverain-*roi*. Or, il n'y a point de force publique, si aucun propriétaire n'a un excédant de récolte pour les besoins de l'état. Certainement il n'y auroit pas de ville, si chaque village consommoit son produit net ; il n'y auroit pas de société, si chaque cultivateur ne récoltoit que sa provision domestique. Cet isolement brutal rameneroit le despotisme au grand galop. Le peuple ne consentira jamais à l'anéantissement de la société ; il ne voudra ni la loi agraire, ni la communauté des biens ; il agira pour son propre intérêt, en laissant subsister le stimulant de tous les artistes, l'aiguillon de tous les paresseux. Sans l'intérêt particulier, il n'y a point d'intérêt public. Otez l'émulation individuelle, et vous paralysez l'univers. La nature n'a rien fait en vain, et une République, fondée sur les lois naturelles, ne contrariera jamais la nature. Un peuple libre est un égoïste éclairé dont toutes les démarches tendent à la plus grande félicité possible : cet égoïsme national est la sauve-garde de tous les intérêts particuliers.

Les riches qui possèdent le fruit de leur industrie et non pas le fruit de leurs rapines, doivent bénir le règne de la loi. Vos millionnaires timides ressemblent à ce grand enfant qui demandoit à un Casuite, si c'est un péché de manger de la volaille en carême. Le docteur lui répondit : *mangez un bœuf et soyez chrétien.*

Je dirai aux riches : *mangez un million et soyez citoyens.* On ne vous demandera pas si vous avez des culottes sur le corps, mais on exige que vous ayez les principes de la sans-culotterie dans l'ame. Nous savons que ce n'est pas le plus riche qui dort le mieux, qui consomme le plus. Le bon appétit l'emporte sur les grandes richesses : l'artisan qui digère bien, se moque du propriétaire qui digère mal. En dernière analyse, le riche n'est que le pourvoyeur du pauvre (1). Il n'y a pas d'autre prérogative dans la République de l'égalité, que celle des meilleures têtes et des meilleurs estomacs. Protégeons toutes les cultures et tous les arrivages : exterminons les affameurs du Rhin, et la France sera suffisamment approvisionnée : achevons la révolution du genre-humain, et tout le monde sera parfaitement content.

Je me résume, frères et amis, en proclamant la volonté du peuple français. Ce peuple magnanime ne veut pas recevoir la paix, il veut la dicter : car l'homme le moins versé dans la diplomatie européenne, prévoit une série d'agitations internes et de calamités universelles dans un désarmement précoce, dans un accommodement qui laisseroit subsister une puissance aristocratique entre le Rhin et nous. Un traité pareil seroit la honte des républicains, la gloire des oppresseurs, et le désespoir des opprimés. Non, la France périra avec honneur, ou nous dicterons la paix aux tyrans.

---

(1) Quand je dis que le riche est le pourvoyeur, le magasinier du pauvre, je n'entends pas que ce soit le riche qui alimente le pauvre, ni le pauvre qui alimente le riche. Chacun se nourrit soi-même, hormis l'indigent qui doit être nourri par la République. Ne confondons pas la pauvreté avec l'indigence, ni la richesse avec la fainéantise.

La Belgique sera libre avec tous les départemens de la République, une et indivisible, avec l'embouchure de nos fleuves nourriciers, dont les dominateurs actuels compromettent notre existence politique et physique. Et vous généreux sans-culottes Bataves, ne doutez pas qu'aussitôt après la déroute des Allemands, déroute inévitable si nous jetons cent mille hommes dans le pays de Liége; ne doutez pas, dis-je, que nous ne vous aidions à renverser le fauteuil du stadhouder qui ne se soutient que par une influence étrangère. Il n'y a qu'un pas du département de Jemmappe au département des Bouches-du-Rhin. C'est en Hollande que nous détruirons Carthage, sans nous exposer aux caprices des vents et des flots : c'est du Texel que partiront nos escadres révolutionnaires : c'est en ressuscitant les Bataves que nous tuerons tous les tyrans.

ANACHARSIS CLOOTS, député par le département de l'Oise, à la Convention nationale.

NOTE.

Chacune de mes productions, n'importe sa forme et son étiquette, sera un nouveau chapitre de mon grand ouvrage de la *République Universelle :* ouvrage qui s'achevera à mesure que les trônes s'écrouleront. Voici mon troisième chapitre sur les *Bataves;* et sans la trahison Rolandine, nous en serions maintenant au chapitre premier et dernier sur les *Anglais et les Russes*, sur les *Italiens et les Allemands.* Observateur sévère du précepte philosophique, de ne pas multiplier les êtres sans nécessité, je ne veux qu'une seule République sur

notre petit globe, une seule assemblée représentative. C'est l'oubli de ce précepte qui rend l'homme étranger à l'homme, qui crée des nations rivales, des chambres hautes et des présidences monarchiques. La manie de multiplier les êtres sans nécessité, prosterne l'espèce humaine sous les fantômes de la terre et du ciel. Il existe visiblement une nature organisée, et nous avons supposé l'existence d'une nature organisatrice. Tout nous dit qu'il n'y a pas d'autre éternel que l'univers, pas d'autre souverain que le genre-humain, et nous avons été chercher un être suprême et des souverains dans les temples et les palais. Nos maladies politiques et religieuses proviennent de la multiplication des êtres sans nécessité. *Lis et réfléchis.*

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Premier mois de l'an deuxième de la République.